



Les religions populaires en Afrique du Sud

LES troubles qui secouent l'Afrique du Sud et qui ont été analysés dans le numéro 25 de Politique africaine ne touchent pas que le domaine politique au sens strict du terme. Ils ont des répercussions partout, et notamment dans le domaine religieux. Les deux documents que nous publions en témoignent. Ils montrent, si besoin en était, que l'apartheid est un système global auquel n'échappe aucun domaine de la vie sociale.

Nous parlons en notre nom propre

Depuis le XIX^e siècle, l'Afrique du Sud connaît le phénomène des « églises indépendantes », fondées par des pasteurs ou des prophètes noirs qui, tout en continuant à se référer le plus souvent au christianisme, se situent délibérément en dehors de (et par opposition à) l'univers des églises missionnaires reconnues. Aujourd'hui, on en compte des centaines, sinon des milliers, avec des millions de fidèles. Elles présentent une gamme très variée, aussi bien en ce qui concerne leurs croyances (plus ou moins éloignées des conceptions chrétiennes « officielles ») que leur impact et leur audience.

Le document dont nous présentons ci-dessous de larges extraits (1) a été rédigé par un groupe d'églises « indépendantes » qui, pour la première fois dans leur histoire, s'expriment pour et par elles-mêmes. Il est le résultat d'un programme de formation théologique autonome mis

en œuvre à partir de 1982 dans le but d'améliorer les connaissances théologiques et les capacités dirigeantes d'évêques et de pasteurs noirs qui, le plus souvent, n'ont pas bénéficié d'une scolarité formelle très poussée. Dans le cadre de ce programme, un projet de recherche sur l'histoire et la théologie des églises indépendantes fut lancé, dont ce texte est le premier résultat.

Pour les participants au projet, et sans doute aussi pour la masse de leurs fidèles, ce fut une expérience choc, une révélation : l'occasion d'affirmer avec force une spécificité longtemps restée confuse. Comme ils le disent eux-mêmes : « Nous sentions la présence de l'Esprit dans nos réunions ». Présence qui ne les a pas fait renoncer aux vertus de la modestie, car ils reconnaissent aussi que ce texte n'est qu'un début et que leur travail n'est pas représentatif de l'ensemble des « églises du peuple », quelques-unes des églises les plus importantes n'ayant pas participé au projet.

R.B.

Jusqu'ici, toute la recherche et toute la littérature sur les églises africaines dites indépendantes ont été faites par des gens de l'extérieur. Des anthropologues, des sociologues et des théologiens appartenant à d'autres croyances se sont depuis longtemps penchés sur nos églises ; ils ont produit toute une bibliothèque d'ouvrages et d'articles sur nous. Chacun avait ses propres motivations dont le but était en général purement académique. Nous sommes devenus un terrain fertile pour un genre de recherche permettant de rédiger des thèses « intéressantes » et d'obtenir des diplômes universitaires. Dans certains cas aussi, les motivations étaient d'ordre missiologique. Ces chercheurs désiraient mieux nous connaître, afin de nous convertir au christianisme occidental.

Il n'est pas étonnant que nous ne nous reconnaissons pas dans leurs écrits. Nous les trouvons trompeurs et souvent loin de la vérité. Ils sont pleins de malentendus, d'idées préconçues et d'erreurs. En essayant de nous comprendre, les gens de l'extérieur se heurtent à plusieurs handicaps. Ils ont leurs propres cadres de référence, à savoir les hypothèses de l'anthropologie, de l'histoire ou de la théologie occidentale, et ils nous jugent en fonction de ces normes. Cette vision de l'extérieur, et surtout de l'extérieur de notre culture africaine, tend à déformer l'image et empêche les étrangers de voir ce que nous croyons et ce que nous faisons réellement. Souvent, ils ignorent ce qui est important pour nous et mettent en valeur ce qui est secondaire.

Une autre source de malentendus et de déformations réside dans la tendance des universitaires à généraliser à partir de quelques cas particuliers. Ainsi, un nombre limité d'églises ont été étudiées, donnant lieu à de larges généralisations sur *toutes* les églises classées aujourd'hui en églises africaines « indépendantes », « sionistes », « éthiopiennes », etc. Les critères pour les regrouper et établir ces caractéristiques sont souvent extérieurs à nos croyances et à nos pratiques.

Il y a aussi, finalement, le handicap des conflits historiques entre les églises dites traditionnelles et les nôtres. Parce que la plupart d'entre nous

(1) Texte publié par l'Institute for Contextual Theology, Braamfontein.

ont appartenu à ces églises (...), on nous colle l'étiquette de « sectes » ou de « cultes » et on nous traite de « séparatistes », de « nativistes » ou de « synchrétiques ». Il existe encore des tensions entre nous-mêmes et les églises auxquelles ont appartenu nos fidèles (...). Ces tensions sont sources de malentendus et de déformations. Pourquoi nous considère-t-on comme des sectes, alors que les autres se targuent d'être des églises ? Pourquoi nous considère-t-on comme des séparatistes, alors que les autres églises aussi se sont séparées quand elles ont été fondées jadis en Europe ? En fait, pourquoi serions-nous des églises « indépendantes » ? Les autres églises ne sont-elles pas indépendantes ? (...).

Entre nous, nous désignons le plus souvent nos églises comme les églises du peuple, *Inkonzo zabantu* ou *Dikereke tsa batho*. Quelques-unes sont aussi appelées églises spirituelles ou églises de l'Esprit, *Inkonzo Zomoya* ou *Dikerere tsa moya* (...). Ce sont ces termes que nous utiliserons dans ce texte (...).

Les lacunes de notre historiographie

Ce qui nous a vraiment ouvert les yeux, ce fut la découverte que tant de livres ont été consacrés à nos églises et que tant de recherches ont été faites sur leur histoire et leurs origines. La plupart d'entre nous ne lisent pas de livres, mais ceux qui le font nous ont rapporté ce qui a été écrit sur nous. Nous n'étions pas du tout d'accord avec ce qu'on a dit sur nous, mais ces livres posent aussi beaucoup de questions auxquelles nous avons du mal à répondre (...).

Dans tous les ouvrages historiques écrits par des gens de l'extérieur, une chose essentielle manque. Les auteurs omettent tout simplement le travail de l'Esprit-Saint à travers l'histoire de nos églises. Les événements de notre histoire ont été relatés, comme si tout pouvait être expliqué par la sociologie ou l'anthropologie. Les auteurs s'efforcent d'expliquer tout ce qui s'est passé par l'influence de forces sociales, d'une idée ou d'un dirigeant humain. Mais où est l'influence de l'Esprit-Saint là-dedans ?

Nous croyons que nos églises ont été fondées par l'Esprit-Saint. Les fondateurs des « églises du peuple » étaient inspirés par l'Esprit-Saint qui leur a ordonné de créer leurs églises. C'est l'Esprit-Saint qui les a appelés pour nous servir et nous guider. C'est l'Esprit-Saint qui a amené nos fidèles à quitter les églises blanches et se joindre à nous : « L'Esprit souffle où il veut » (Jean, 3 : 8). C'est pour cela que l'on ne peut tracer aucune ligne d'influence humaine dans notre histoire. Nos églises ont germé, ici et là, spontanément.

Nos coutumes africaines

L'une des causes fondamentales du conflit entre les églises blanches et les églises du peuple se trouve dans notre attitude à l'égard des coutumes africaines. C'est aussi une source de confusion et de malentendus dans les livres qui ont été consacrés à nos églises. De notre point de vue,

l'attitude des Blancs envers nos coutumes est incompréhensible. Pourquoi considère-t-on nos coutumes africaines comme païennes et les coutumes européennes comme chrétiennes ? (...). C'est d'autant plus insensé que la culture et les coutumes dont nous parle la Bible sont beaucoup plus proches de notre culture et de nos coutumes que de la culture occidentale des églises blanches (...).

Quand les Blancs sont venus dans ce pays, ils n'ont pas seulement apporté la Bible, mais aussi toutes leurs coutumes étrangères, et ils ont mélangé le tout de façon incroyable. Pour devenir chrétiens, nous devions porter des vêtements européens ! Adopter des noms européens (...). Toutes nos coutumes furent rejetées comme non chrétiennes et mauvaises, même la coutume tout à fait innocente de faire de la bière de sorgho (...). Parfois un homme était exclu de son église, avec toute sa famille, uniquement pour avoir préparé de la bière de sorgho, alors que la consommation de cognac et de vin n'était pas considérée comme un péché, le vin étant même utilisé pour communier. Logiquement, nous en arrivions à conclure que la culture et les coutumes occidentales étaient devenues plus importantes que le christianisme lui-même.

Ce qui a été particulièrement destructeur pour la société africaine, c'est le rejet de nos façons traditionnelles d'honorer nos parents et nos ancêtres. On nous disait que nos parents étaient des païens condamnés à la damnation et que notre respect pour les ancêtres décédés était idolâtre. Notre société se désintégrait. Nous perdions notre identité. Notre force et notre vitalité en tant que peuple furent détruites. Les Boers nous ont volé nos terres et nous devenions des esclaves avec seulement des noms « chrétiens » pour que nos maîtres puissent les reconnaître et les prononcer.

Mais nous avions la Bible (...). Petit à petit, nous avons commencé à voir la différence entre ce que l'on nous enseignait et ce qui était écrit dans la Bible. De nombreuses coutumes juives ne sont pas très différentes des nôtres. Les Juifs pratiquaient la circoncision et le Christ lui-même a été circoncis. Les peuples bibliques vénéraient leurs ancêtres (...) et, dans la Bible, le monde des esprits est là comme une simple donnée.

Mais surtout, nous avons commencé à réaliser qu'il n'y avait, dans la Bible, rien sur les coutumes européennes et les traditions occidentales qu'on nous enseignait. Pourquoi, alors, devons-nous considérer comme saintes et sacrées cette culture et cette soi-disant civilisation qu'on nous imposait et qui étaient en train de nous détruire ? Pourquoi ne pouvions-nous pas conserver nos coutumes africaines et être en même temps des chrétiens irréprochables ? L'Esprit de Dieu commençait à se manifester en nous (...).

Aujourd'hui, nous ne prions pas nos ancêtres décédés dans nos églises de la même façon que les chrétiens blancs prient les saints dans les leurs. Et il n'y a, chez nous, pas le moindre culte des ancêtres. Dans nos églises, nous adorons Dieu, et Lui seul.

Cependant, nos dirigeants se soucient de la désintégration de notre vie sociale et de la crise qui secoue nos communautés urbaines, en ce qui concerne la sexualité, la vie familiale, l'alcoolisme et la criminalité, pour ne pas parler du mal de l'*apartheid*. Pour cette raison, la plupart de nos chefs religieux nous recommandent d'honorer nos ancêtres au sein

de la famille et de respecter les autres coutumes africaines. Certes, nous sommes conscients de vivre des temps qui changent et nous savons qu'il faut savoir s'adapter (...). Mais nous sommes sûrs d'une chose : les coutumes *naturelles* d'une nation ou d'une race particulière ne doivent pas être confondues avec la *grâce* de Jésus-Christ, notre Sauveur, notre Rédempteur, notre Libérateur.

Une esquisse de notre théologie

Au cours de nos discussions et des entretiens avec des membres de nos églises, il est devenu évident pour nous que nous avons une théologie qui nous est propre, qui est écrite dans nos cœurs. Nous n'en parlons pas souvent comme d'une théologie et nous n'y avons pas consacré d'écrits de façon systématique, mais elle existe dans notre façon de croire, de célébrer et de vivre. Nous devons parler de cette théologie. Nous devons rendre explicite ce qui est implicite dans nos croyances, nos rituels et nos pratiques. Nous devons systématiser la théologie que nous vivons.

Ce qui n'a pas été une tâche facile. Le premier problème que nous avons rencontré et la première grande découverte que nous avons faite ont été que nous ne pouvions pas exprimer notre expérience religieuse dans des catégories et des concepts empruntés aux théologies occidentales. Nous l'avons découvert quand les gens que nous interrogeons nous disaient qu'ils ne comprenaient pas la plupart des questions théologiques de notre questionnaire. L'une des questions était, par exemple, formulée ainsi : « Votre église est-elle congrégationaliste, presbytérienne ou épiscopale ? ». Nous n'avions pas la moindre idée sur la manière de répondre à une telle question ou de l'expliquer à nos interlocuteurs. Ces termes renvoient à des différences entre églises européennes qui datent déjà de plusieurs siècles. Ils ne nous concernent pas. Nous avons simplement essayé de fonder des églises, guidés par l'Esprit et en conformité avec ce que nous avons lu dans la Bible. Si des théologiens veulent qualifier nos églises de congrégationalistes, presbytériennes ou épiscopales, c'est leur affaire (...).

Nous lisons la Bible comme un livre qui nous vient de Dieu et nous prenons au sérieux chaque mot des Écritures. Si on nous demande pourquoi nous célébrons la Cène la nuit et en y intégrant une cérémonie de lavement des pieds, nous ne pouvons que répondre que c'est ce que nous avons lu dans la Bible. Quand on nous interroge sur le baptême dans le Jourdain (par immersion dans une rivière) ou sur le fait de réserver le baptême aux adultes, nous ne pouvons que répondre que nous l'avons lu dans la Bible (...).

Certains diront que nous sommes donc des « fondamentalistes ». Nous ne savons pas si ce mot s'applique à nous, mais nous ne nous intéressons pas à des interprétations de la Bible qui affaiblissent ou diluent son message (...). Une chose s'est véritablement imposée à nous, lors de nos enquêtes et de nos recherches : si notre théologie se distingue par un élément central, un point focal, cet élément est l'Esprit-Saint. L'Esprit-Saint est notre maître et notre guide en tout. C'est l'Esprit-Saint qui a ordonné à nos fondateurs de créer des églises nouvelles. C'est l'Esprit-Saint qui inspire nos prophètes et qui appelle nos dirigeants à servir l'église. C'est

l'Esprit-Saint qui guérit ceux qui souffrent (...). Ce qui, plus que toute autre chose, nous rend mal à l'aise dans les églises blanches, c'est l'absence visible de l'Esprit-Saint. En général, leurs services dominicaux sont ennuyeux et formels. Il y a peu de spontanéité, peu de possibilités pour l'Esprit-Saint de se manifester, d'animer les gens, de les guérir. Les églises blanches semblent avoir exclu l'action salvatrice et curative de l'Esprit-Saint de ce monde pour renvoyer toute expérience de salut dans l'au-delà (...).

En essayant de systématiser notre théologie, il nous faudra trouver un moyen pour exprimer l'unicité de l'activité de l'Esprit-Saint telle que nous la vivons. Il y a une multitude de rites comme la guérison, l'exorcisme, l'*iswiasho* (purification), le baptême, la consultation des prophètes pour résoudre des problèmes, parler des langues étrangères et prophétiser, mais tout cela est le fait de l'Esprit. En un sens, tous ces rites ont en commun la guérison, le salut, mais on peut dire aussi qu'ils relèvent tous du don de prophétie. Notre théologie devra trouver le moyen d'exprimer l'unité dans cette diversité.

Tout le monde sait que la guérison est très importante dans nos églises. Nous pensons que la guérison vient de l'Esprit par la prière ou par l'imposition des mains. Mais nous n'avons pas seulement besoin d'être guéris de maladies physiques. Parfois, des gens sont possédés par des esprits mauvais et ils ont besoin d'être guéris, de rejeter d'eux ces démons. Nous avons vu cela. Nous avons entendu parler des démons par leurs bouches et nos prophètes ont dû leur ordonner de quitter ces personnes. Tout cela se passe exactement comme on peut le lire dans les Évangiles (...). Tout vient de l'Esprit de Dieu (...).

On reproche souvent à nos communautés d'être trop introverties et on nous interroge sur la *politique*. Pour nous, il est difficile de répondre à ces questions. Les membres de nos églises sont les pauvres parmi les pauvres, les gens aux emplois humbles, les chômeurs. Nous sommes ce que l'on appelle la « classe laborieuse ». Les gens qui s'instruisent ou qui commencent à gagner des salaires convenables quittent généralement nos églises, même s'il y a parfois des exceptions.

Nos fidèles savent donc ce que c'est que d'être opprimé, exploité, broyé. Ceux qui sont venus des églises blanches vous diront qu'ils s'y sentaient en butte aux humiliations, à la discrimination, à l'oppression autant que sur leurs lieux de travail ou ailleurs dans la société. Mais nous savons aussi que Dieu désapprouve ce mal et que la Bible rejette la discrimination raciale et l'oppression.

Que font nos fidèles contre ces pratiques ? Ils adhèrent à des partis politiques, des syndicats et participent à la lutte pour notre libération. Mais cela reste une question de choix individuel. Des membres d'une même église peuvent adhérer à des partis différents, à des syndicats différents ou s'abstenir d'activités politiques. La politique n'est pas affaire d'église. Les « églises du peuple » et les organisations politiques ou syndicales n'ont pas le même rôle, mais certains peuvent adhérer aux deux. Avant l'interdiction de l'ANC et du PAC, des membres actifs de ces organisations étaient également membres de nos églises (...). Qu'est-ce que cela signifie pour notre théologie ? Nous devons poursuivre notre réflexion sur les liens entre religion et politique.

Nous avons présenté ci-dessus une simple esquisse de notre théologie. De plus, elle ne rend pas compte des courants multiples qui traversent nos églises. Certaines choses que nous avons dites ici peuvent sembler discutables à certaines « églises du peuple ». Mais nous avons fait le premier pas et rien ne nous arrêtera dans notre recherche de la vérité.

(Traduit de l'anglais par Robert Buijtenhuijs)

L'islam au pays de l'apartheid

C'est sous le titre « Le facteur islamique en Afrique du Sud » qu'en août 1986, la revue Arabia (vol. 5, n° 60) publiait un entretien avec Maulana (« Maître ») Faried Essack, membre du bureau du Muslim Judicial Council et coordinateur national de The Call of Islam, organisation affiliée au Front Démocratique Uni (UDF).

Cet entretien visait à souligner l'engagement irréversible des musulmans d'Afrique du Sud dans la lutte contre l'apartheid, même si cela revient à lutter avec des marxistes. L'interlocuteur ne peut cependant éviter de rappeler le caractère récent de cet engagement (ce qui n'a pas empêché les noirs d'accueillir les musulmans comme des frères), l'existence de courants diversifiés (Ikhwan, « Iraniens »...) malgré des effectifs réduits à l'échelle nationale (« moins de 5 % en Afrique du Sud »). La faible africanisation de cet islam apparaît lorsque l'interlocuteur assimile l'attitude des musulmans à celle des Indiens et Métis lors de la dernière réforme constitutionnelle établissant une assemblée pour cette catégorie de population (« notre boycott réussi... »), alors que les instigateurs du boycott étaient les associations indiennes ou métisses, dont les adhérents sont loin d'être tous musulmans. De plus, doit-il constater, il y a des failles :

« Au Natal et au Transvaal, hélas, des musulmans favorables à l'apartheid se font entendre. Certains ont même rejoint le parlement tricaméral de Botha... ».

Même à l'échelle internationale, il doit y avoir des problèmes, puisque le Maulana appelle

« nos frères musulmans où qu'ils soient à travers le monde, à faire pression sur leur gouvernement pour rompre tout lien avec l'Afrique du Sud, de manière à ce qu'enfin aucun agent musulman ne puisse servir à opprimer les peuples d'Afrique du Sud ».

Ces incertitudes confusément évoquées dans une revue islamique sont au contraire mises au grand jour et dénoncées avec virulence par un conférencier, T. Hargey, qui animait un séminaire sur l'islam contemporain dans un établissement sud-africain, le 6 juin 1984.